

**PAGES
MANQUANTES**

DOMINUS CONSERVET EUM

La page initiale de notre dernière publication paraissait encadrée de deuil, et disait notre peine d'avoir perdu dans le saint et vénéré Pie X notre Chef et notre Père. Aujourd'hui, malgré les tristesses du présent et les appréhensions de l'avenir, nous ouvrons nos cœurs à la joie, et nous remercions Dieu d'avoir permis que son Eglise ne connût point un long veuvage, et qu'elle reçût, sans tarder, dans la personne de Benoit XV le Pasteur suprême appelé à la gouverner et à la sanctifier. Nous saluons avec le plus grand respect dans le 259^e Successeur de Saint Pierre le Pontife de toute juridiction, le Pape de toute autorité, le Docteur de toute vérité, le Père de toute bonté.

Nous saluons aussi en Benoît XV, et avec une légitime et fraternelle fierté, le pieux et zélé Tertiaire, qui, à peine assis sur le siège de Bologne et constitué Gardien du tombeau de notre Bienheureux Père, a voulu devenir l'enfant de saint Dominique et contracter avec notre Ordre les liens les plus intimes et les plus sacrés.

Nous lui offrons ici, avec nos vœux et nos souhaits, l'hommage de notre filiale obéissance, et de tout notre cœur nous redisons la prière liturgique : *Que le Seigneur le conserve, le vivifie et le rende heureux sur la terre, et qu'Il ne le livre point aux mains de ses ennemis.*

AD MULTOS ANNOS !

LA PRATIQUE RELIGIEUSE

(Suite)

ARTICLE VII

LES OBSTACLES. — 1^o L'IGNORANCE.

Pour résumer nos précédents articles sur la Pratique Religieuse, rappelons que celle-ci doit être fondée sur une vertu de l'esprit qui s'appelle la foi, et sur une vertu de la volonté qui n'est autre que l'obéissance.

La foi anime et inspire la pratique, l'obéissance la met à exécution. La foi grandit la pratique jusqu'à la hauteur d'un acte religieux et divin ; l'obéissance élève celui qui pratique jusqu'à la hauteur d'un homme convaincu et devenant, par sa conviction même, indépendant des hommes, parce qu'il dépend de Dieu seul. Oui dépendre de Dieu, comme un esclave heureux de l'être ; dépendre de la vérité, comme un instrument dépend de son moteur ; dépendre du bien, comme le corps dépend de l'âme ; dépendre de la foi, comme le rayon dépend du soleil ; dépendre de l'Eglise, comme l'enfant dépend de sa mère, dépendre absolument, c'est cela même qui est être libre, libre jusqu'à la souveraineté, car il est écrit : Servir Dieu, c'est régner.

Or, voulant considérer maintenant les obstacles à la pratique religieuse, je les cherche tout naturellement dans les oppositions aux vertus de l'esprit et de la volonté, dont nous avons fait les bases de la pratique elle-même.

A la vertu de l'esprit qui est la foi, s'oppose ainsi l'obstacle de l'ignorance en matière de religion ; à la vertu de la volonté qui est l'obéissance s'oppose l'obstacle du respect humain, et enfin, comme il s'agit ici d'actes extérieurs à poser, nous ne pouvons passer sous silence le grand obstacle et vraisemblablement le plus sérieux et le plus funeste, la routine, la routine désastreuse avec laquelle les actes de la pratique religieuse sont si souvent accomplis.

Nous parlerons, dans cet article, de l'ignorance en matière de religion.

* * *

Par ignorance en matière religieuse, nous entendons ici, non pas l'ignorance absolue qui rendrait la foi impossible, mais la connaissance insuffisante de la religion, celle dont Mgr Isoard, évêque d'Annecy, affirmait qu'elle est le fait de l'immense majorité des fidèles.

En effet, dans quelque classe sociale que nous pénétrions, nous constaterons que le degré d'instruction chrétienne est inférieur à celui qui convient dans cette classe. Allez, par exemple, dans le peuple, dans le monde, des travailleurs, des ouvriers, dans ce monde et dans ce peuple chez qui le bon sens, éclairé par la foi, peut suppléer à la science. N'êtes-vous pas obligés de convenir que le bon sens populaire est étrangement torturé de nos jours ? Assistez à certaines réunions du soir, lisez en le compte rendu dans certains journaux : quel langage et quelle logique ! C'est bien là le plus grand crime que l'on puisse commettre envers le peuple : altérer son bon sens ; c'est toujours un crime de perdre une virginité, et le bon sens, c'est la virginité de la raison.—Laissez-lui, au peuple, sa raison saine, dégagée de toute pression et de tout intérêt, libre dans son exercice et dans son vol, et elle ira droit à la vérité, droit vers Dieu, comme d'instinct le roi des airs plane dans les hauteurs, comme d'instinct les habitants de la mer recherchent leur élément pour vivre et pour respirer. C'est là, dit un apologiste, ce qui nous explique la propagation du catholicisme. Croyez vous que, si nous enseignions des choses si étranges, nous eussions conquis le savant comme l'ignorant, le civilisé comme le sauvage ? Pensez-vous que le son d'une harpe ou les accords d'un orgue eussent suffi pour convertir l'univers ? Non. Si nous sommes puissants, si nous sommes encore et toujours les maîtres, malgré les sophismes, malgré les passions, malgré tout, c'est que la religion catholique s'adresse à la faculté première de la nature humaine : à la raison saine et au sens droit.

Or, comment conserver ou comment refaire au peuple cette saine raison et ce bon sens surnaturel ? Par la science religieuse, par l'instruction chrétienne.

C'est elle qui, s'harmonisant avec ses désirs les plus secrets, trouvera écho au plus profond de son cœur, lui appa-

raîtra comme la seule lumière de sa vie et la seule force dans ses peines, le retirera de dessous cette montagne de préjugés qui a fait avalanche sur lui, et lui rendra, avec la liberté, la joie de comprendre toute sa dignité et tout l'honneur qui lui revient d'aimer Dieu.

C'est elle, la science religieuse, qui apprendra au peuple à se défier de ses hypocrites défenseurs, à connaître la vraie signification de tous ces mots de liberté, d'indépendance, de fraternité, dont on lui fatigue la tête pour lui casser ensuite les bras, à accepter son pénible travail comme la loi de son existence et la condition de son mérite.

C'est elle, l'instruction chrétienne, qui refera au peuple une nature franche et robuste, comme l'arbre qui a grandi sous les purs rayons du soleil et n'a jamais senti passer à travers ses ramures un air fétide et malsain ; c'est elle qui lui fera respirer l'air vivifiant de la vérité, non pas de la froide et stérile et philosophique vérité, mais de la vérité vivante, parlante, agissante sous les traits de Celui qui, riche de toutes les richesses, s'est présenté au monde, pauvre de toutes les pauvretés, et a donné pour caractère distinctif de sa mission divine : l'évangélisation des pauvres.



Si maintenant nous quittons les régions inférieures de la société pour nous élever jusqu'aux classes supérieures et jusqu'à ces classes que l'on appelle dirigeantes, y trouverons-nous une instruction religieuse proportionnée à leur condition et à l'action qu'elles doivent exercer ? Regardent-elles l'étude de la science sacrée comme un devoir essentiel ? Qu'a-t-on appris, je vous le demande, depuis que l'on a quitté le collège pour entrer dans la vie ? On s'est étendu et développé en tous sens, les uns ont fait du droit, les autres de la médecine ; ceux-ci se sont donnés au commerce et à l'industrie, ceux-là à la politique. On est donc grand par l'esprit, du côté de la terre, oui ; on est savant, on est homme, homme fait, homme distingué, selon le monde. Mais, selon Dieu, dans l'ordre de la science surnaturelle, dans l'ordre de la religion, qu'est-on ? On n'est rien le plus souvent qu'un enfant, on a des notions innombrables ; on n'a presque pas de principes. Quel sens chrétien cela peut-il donner ? Quels actes sérieux de vertu ? Quelles prières ? Quelles pénitences ? Quelle intelligence de ses droits et de ses devoirs ? Et même, dans

ces âmes peu instruites, que de maximes mondaines fixées comme des principes ! Que de concessions faites au siècle ! Quel amalgame d'idées contraires aux plus certaines déduction de la foi ! Que de préjugés ! Que d'embarras à résoudre la plus simple objection ! Quelle indifférence ! En somme, quel éloignement pratique, quelle méconnaissance de Dieu, et par une suite inévitable, quel danger de ne point sauver son âme !

Je l'ai dit : la conviction est faite de lumière et de fermeté. — Comment aurez-vous la lumière si vous n'étudiez pas ? Quelle sera votre fermeté, si vous n'approfondissez pas ? Et comment, en fin de compte, sans lumière et sans réflexion profonde, serez-vous fidèles à vos principes et dévoués à la cause chrétienne ? — La moindre objection d'une revue ou d'un journal suffira à vous ébranler, à vous inquiéter tout au moins, à laisser dans votre esprit je ne sais quoi de flottant et d'indécis. — Vous chercherez peut-être à résoudre l'objection et à y découvrir le point vulnérable, — mais n'arrivant pas à le découvrir, vous jetterez là votre revue ou vous replierez votre journal, en vous disant cette parole qui a été pour plus d'un le commencement de la ruine : Est-ce bien vrai, ce que l'on m'a autrefois appris ?

Au reste, comment veut-on qu'une foi — surnaturelle sans doute dans son fond, mais humainement appuyée sur une science de douze ans, sur des raisonnements de quinze ans, tienne bon devant des passions qui ont vingt ans, trente ans, quarante ans ? — Comment veut-on que cette foi naïve puisse triompher de cette effroyable armée de sophismes qui s'est abattue sur le monde ? En somme, le grand malheur ici, c'est que le développement chrétien ne suit pas le développement naturel, et lorsque entre l'un et l'autre la disproportion s'accuse trop forte, il arrive souvent que, semblable à une barque inégalement chargée, l'esprit humain chavire et s'engloutit.

Nous sommes loin du temps où un auditoire de classe dirigeante pouvait entendre, pendant deux heures, un orateur élevé comme Bossuet, ou un orateur sévère comme Bourdalou. Aujourd'hui, nous sommes obligés, dans notre prédication, d'émettre la vérité, de n'en montrer en une demi-heure qu'une petite parcelle, et encore devons-nous prendre garde à entourer cette parcelle de vérité de tableaux qui frappent

l'imagination ou de sentiments qui émeuvent le cœur. Mais l'étude vraie et approfondie de la Religion, de sa nécessité, de ses mystères, de sa morale, — l'étude de l'Eglise avec ses caractères divins, du miracle avec sa force probante, de la prophétie avec sa merveilleuse réalisation, l'étude des âmes saintes qui ont vécu de la foi, des Docteurs qui l'ont fixée, des martyrs qui l'ont scellée de leur sang, des Apôtres qui l'ont prêchée, des Evangélistes qui l'ont signée de leur main, de l'Ecriture, en un mot, qui contient avec toute la révélation la somme de toutes nos connaissances, de tous nos droits, de tous nos devoirs — ah! grand Dieu! qui donc s'en préoccupe? Qui donc, je vous le demande encore, ouvre chaque jour, à supposer qu'il l'ait gardé dans un coin de sa bibliothèque, le livre divin de l'Evangile, pour en lire à genoux quelques versets, se pénétrer de cette doctrine si simple et si sublime, se laisser éclairer par la lumière qui en jaillit, et gagner par les sentiments qui s'en échappent, et vaincre par l'amour qui le remplit, et refaire ainsi son âme au contact de l'âme du Christ?

Et qu'on ne dise pas que le temps fait défaut! Je m'adresse ici aux classes de la société, aux hommes des classes dirigeantes, aux femmes des classes aisées, c'est à-dire aux personnes qui trouvent le temps de lire quantité de journaux ou quantité de romans, de suivre parfois, sans reprendre haleine, théâtres et concerts, et qui ne trouvent pas cinq minutes par jour pour s'occuper de la science de Dieu, la seule science qu'il soit nécessaire d'acquérir en vue du salut éternel!

Puisqu'il est des livres qui sont les dépositaires de la science de Dieu, des livres qui mettent Dieu en contact avec l'esprit de l'homme, pourquoi ne pas leur faire une place honorable sur notre table, et mieux encore, dans notre cœur? Entendons les paroles du Christ à la Samaritaine: Vous êtes venus bien des fois puiser à des sources profanes l'eau de la science naturelle, ou même l'eau du plaisir, et vous avez encore soif! L'eau que je vous offre à boire dans cette lecture sainte est comme une source qui étanche la soif et qui jaillit éternellement.

fr. H. HAGE, O. P.

(A suivre)

LE "MOTU PROPRIO" DU 29 JUIN
ET
L'ENSEIGNEMENT DE SAINT-THOMAS.

(Suite)



T à supposer maintenant que, grâce à cette manière d'étudier St Thomas, dont je parlais dans un dernier article, nous soyons arrivés à posséder ce que j'appellerai la *vie Thomiste*, il nous reste alors un autre devoir, nécessaire lui aussi, celui d'entretenir et d'accroître cette vie. Et le premier moyen qui s'offre à nous, c'est de nous mettre au courant des progrès scientifiques accomplis de nos jours.

Les disciples du saint Docteur ont, à ce sujet, une fâcheuse réputation. Leurs adversaires, depuis longtemps, les accusent de s'enfermer dans de stériles abstractions et de mépriser la science. On prétend même que celle-ci ne s'est tellement développée que parce qu'elle s'est nettement séparée de la scolastique.

Il est très certain que les grandes inventions modernes ne sont pas des déductions de la philosophie du moyen-âge. En ces jours de foi, les mystères de l'au delà étaient presque seuls à exciter la curiosité des gens d'étude. Toute l'ambition de ces derniers allait à se renseigner sur ce que serait un jour leur vie éternelle. Les seules découvertes de ce temps-là furent, je dirais, des découvertes dans le ciel.

Mais qu'on ne s'imagine pas, cependant, que les succès scientifiques qui ont suivi soient dus à la philosophie moderne censément progressiste. Rien ne serait plus faux. Il semble bien, au contraire que, si les savants sont arrivés à ces résultats merveilleux, c'est précisément pour n'avoir pas tenu compte de la philosophie de leur temps. Qu'auraient-ils pu faire, en réalité, si, avant toute

expérience, ils avaient dû se demander si la matière existait objectivement ? Ou bien encore, quelle valeur auraient eue leurs conclusions, s'ils s'en étaient tenus à des observations matérielles, sans jamais remonter à la véritable cause qui produit tel ou tel phénomène et qui seule permet d'établir des lois générales ? Non, la philosophie moderne, pas plus que l'ancienne, n'a eu de part à ces résultats. Sans aucune exagération, on pourrait même soutenir que les grands inventeurs des siècles derniers ont tenu compte — implicitement, je veux dire — des vérités fondamentales du Thomisme plus que de celles d'aucune autre philosophie. Mais je veux admettre que le système thomiste, comme tel, n'ait guère eu d'influence sur le développement de la science. Ce qui cependant s'est fait en dehors de lui, il peut se l'assimiler. Ses principes, en effet, sont des plus accueillants. Ils tiennent en quelque sorte à la nature même de l'intelligence humaine. Et toute science qui ne pourrait pas s'appuyer sur eux devrait pour ainsi dire s'élever sur les ruines de l'intelligence elle-même.

L'école néo-thomiste, du reste, a déjà donné une preuve de cet avancé. Tout ce qu'il y a de définitif dans les travaux de notre temps, elle l'a utilisé. Dans bien des cas, il est vrai, il n'y a guère eu qu'adaptation, que pénible adaptation, mais il ne faut pas oublier, non plus, que la science moderne n'est dogmatique que pour les demi-savants ; pour les véritables savants, au contraire, elle n'est le plus souvent qu'hypothétique. Les nombreuses imperfections inhérentes à ces tentatives d'assimilation, ne doivent point nous les faire mépriser. Il faut s'efforcer, plutôt, d'en tirer profit. La philosophie thomiste n'est pas comme on le sait, construite en l'air. Elle s'appuie sur l'expérience, et bien que, dans ce qu'elle a d'essentiel, elle ne dépende en aucune façon des progrès de telle ou telle science, ces progrès néanmoins ne peuvent que contribuer à son perfectionnement.

Un autre moyen de développer la *Vie thomiste*, c'est l'étude des systèmes philosophiques modernes. Il est bien évident que cette étude ne doit pas être faite pour elle-même. Mais à cause de cela, elle ne doit pas, non plus, être trop superficielle. L'opinion adverse n'est trop souvent connue, peut être, que par la mention qu'en font les manuels à l'occasion de telle ou telle thèse. Et cela, je crois, ne suffit pas. Nous ne sommes plus au moyen âge. Les principes

alors étaient communs. Les divergences d'opinion n'allaient jamais jusque là. Aujourd'hui, pour que l'élève ait une idée un peu exacte d'une théorie quelconque, il faut qu'il sache en premier lieu les principes qui lui servent de fondement. Tout ne s'explique qu'en raison de ce point de départ.

Et même pour bien comprendre comment et pourquoi se pose tel ou tel problème actuel, il est nécessaire de connaître les liens qui unissent entre elles les principales écoles philosophiques, surtout depuis Descartes.

D'aucuns penseront, peut-être, qu'il est, au moins, fort inutile d'enseigner toutes ces nouveautés à nos élèves, étant donné qu'elles n'ont (probablement) pas encore traversé les mers. N'y a-t-il pas même à redouter que notre enseignement serve à leur propagation ?

Evidemment, si nos étudiants devaient eux mêmes prendre connaissance de ces fausses théories, sans direction aucune, je serais aussi pour une prudente abstention. D'une façon générale, on peut dire qu'ils ne sont pas encore en état de distinguer le vrai du faux. Mais si ces théories leur sont exposées en classe, sous une forme didactique, dépouillées par conséquent du charme littéraire qui est leur principale force ; si, en outre, le professeur sait en donner une solide réfutation et que, d'autre part, les élèves n'aient pas l'intelligence déformée, il n'y a absolument rien à craindre et tout à espérer.

Il est vrai que le Canada n'a pas encore atteint un degré de culture qui l'expose, immédiatement, à de semblables erreurs philosophiques. Mais ces doctrines ont une telle diffusion qu'elles pourraient bien venir, un jour ou l'autre, à la connaissance de nos étudiants actuels ; et seront-ils, alors, plus aptes qu'aujourd'hui à trouver la solution de ces problèmes, abandonnés qu'ils seront à leurs souvenirs philosophiques souvent fort défraîchis ? Sans compter que, pour bien comprendre la réfutation d'une doctrine, il ne suffit pas d'en connaître les conclusions, mais il faut de plus savoir les raisons qui leur servent d'appui et quelle valeur ont, encore une fois, ces raisons séparées des principes d'où elles découlent. Si l'on n'expose pas ces théories de façon à ce que les élèves en aient une idée un peu exacte, il vaudrait mieux ne pas leur en parler du tout. Nous ne nous exposerions pas alors à encourir le reproche de nous fabriquer des ennemis imaginaires, d'être des enfants jouant à la guerre avec

des soldats de plomb et attribuant la victoire à qui ils veulent.

Puis, la réfutation n'est pas seule nécessaire. Elle n'est même, je dirais, que la partie négative de la tâche qui nous incombe. Comme on le sait, l'erreur ne va jamais sans la vérité. Si, dès lors, notre connaissance de l'histoire de la philosophie est sérieuse et telle que je l'indiquais plus haut, au lieu de tout anathématiser en bloc, nous pourrions distinguer d'une façon intelligente entre les bons et les mauvais éléments d'un système, rejeter les premiers et profiter des seconds. (1) Nous marcherons en cela sur les traces de saint Thomas qui jamais ne dédaignait la vérité en quelque endroit qu'il la trouvât. Et la belle synthèse qu'il a élaborée s'enrichira encore de tous les trésors contenus dans les écoles modernes. (2)

La langue scholastique, enfin, ne plaît pas à tout le monde. Il y a même des philosophes, — je ne parle pas de ceux qui cultivent la sagesse uniquement par devoir, mais de ceux qui la cultivent par profession et par goût — qui la voudraient plus élégante de tenue, moins dédaigneuse des grâces du langage et surtout moins incompréhensible. Ces reproches sont injustes. Il faut l'avouer, la langue dont se sert l'école est bien un peu sèche et décharnée, comme on le dit, mais, remarquons-le bien, elle n'a aussi pour but que d'exprimer la vérité et la vérité toute nue. Les exhortations et en général tout ce qui vient de l'imagination et du cœur, sont aussi peu à leur place dans une Somme Théologique que dans un manuel de chimie. D'ailleurs, beaucoup de professeurs ne détestent tant ces expressions scolastiques que parce qu'elles dévoileraient trop le vide de leur pensée. De beaux mots seraient plus propres à faire oublier la banalité de ce qu'ils disent.

Quant aux termes techniques dont se sert la philosophie aristotélico-thomiste, ils sont aussi en usage dans toutes les autres écoles soit philosophiques soit scientifiques. On n'a qu'à ouvrir un traité de botanique ou de minéralogie pour

(1) Les mêmes raisons qui rendent possible l'assimilation des découvertes scientifiques par le système thomiste, rendent aussi possible celle des progrès philosophiques.

(2) Evidemment, cette connaissance des erreurs philosophiques est encore plus nécessaire aux prêtres qui, par mission, sont envoyés spécialement aux âmes que ce mal pourrait atteindre.

s'en convaincre. La philosophie moderne elle-même possède un vocabulaire spécial, et ces mots, dont le sens n'est pas toujours très-défini, seront certainement moins utiles à la langue française, en particulier, que ne l'a été la scolastique. Ces termes, du reste, chez saint Thomas sont pleins de sens. Jamais, comme il est arrivé plus tard, le saint Docteur n'a caché son ignorance sous la barbarie de certains mots. Les initiés vantent même universellement sa précision et sa clarté. Et si l'on ne trouve pas, dans ses œuvres théologiques surtout, le charme de l'expression, on y trouve le charme bien plus grand d'une conception de la vérité, la plus sublime qui soit jamais sortie de l'intelligence de l'homme.

J'ai essayé d'esquisser une réponse aux objections que je posais en commençant. Telle qu'elle est, il semble que cette réponse me permet de conclure, d'abord, que le thomisme est une doctrine toujours vivante pour ceux qui savent l'étudier, et, en second lieu, qu'elle peut même être actuelle par l'assimilation toujours possible de tous les progrès tant scientifiques que philosophiques.

Ces vérités, du reste, nous apparaîtront avec beaucoup plus de clarté, à mesure que nous nous familiariserons davantage avec les écrits du grand Docteur. En plus de ces raisons d'adhérer à son enseignement qui ne sont pour ainsi dire qu'extrinsèques, nous en découvrirons d'autres, intrinsèques celles-là. Nous verrons aussi combien merveilleusement cette philosophie s'adapte au dogme catholique, quelle puissance elle lui fournit aux regards de la raison. Et cela surtout nous fera comprendre pourquoi Léon XIII et après lui Pie X ont imposé une philosophie à l'univers catholique.

(A suivre)

FR. H. M. FOREST, O. P.

Ottawa.



BENOIT XIV ET L'ORIGINE DU ROSAIRE.



ENOIT XIV a été sans nul doute le plus grand canoniste du dix-huitième siècle ; on pourrait même ajouter, des siècles précédents. Avant son élévation au Trône Pontifical, où il siégea de 1740 à 1758, ce Pape célèbre était dans le monde savant en grande renommée sous le nom de Prosper Lambertini. Avant comme après son élection, il a, par ses nombreux écrits, élucidé une foule de questions controversées, en matière de discipline pratique comme en Droit Ecclésiastique, éclipsant de sa science les légistes des temps antérieurs. Il a été, a-t-on dit non sans justesse, le plus savant des successeurs de Pierre, le simple pêcheur illettré, venu des bords lointains d'un lac ignoré, confondre la sagesse Romaine. Son règne a été marqué par la solution heureuse de maintes disputes et âpres controverses ; sa science profonde, aidée d'une modération et d'un tact admirables, y réussit à merveille. A sa mort, il laissa, dit-on, une seule question encore à trancher : celle des relations fort tendues entre le Saint Siège et la puissante République de Venise.

La question de l'origine du Rosaire a été longuement discutée de nos jours ; il n'est donc pas hors de propos de connaître l'opinion, sur ce sujet important, d'un canoniste aussi fortement autorisé.

Avant de devenir Benoit XIV, Prosper Lambertini, alors Promoteur de la Foi, adressa au Cardinal Salerni un long et solide "Mémoire". Il s'agissait de faire insérer au Bréviaire Romain, après les avoir formellement approuvées, les leçons du deuxième Nocturne de la Fête du Saint Rosaire au Rite Dominicain. Une grave difficulté venait de surgir au sujet de l'institution du Rosaire par le Patriarche des Prêcheurs, Saint Dominique, telle que racontée dans ces leçons. Le célèbre critique Launoy, et son école avec lui, niait carrément l'authenticité du fait. Il convenait donc d'établir

la plus sérieuse enquête, avant d'imposer le nouvel office à l'Eglise Universelle.

Le Mémoire de Lambertini vint à propos défendre, en l'établissant sur une base inébranlable, la tradition maintenue par l'Ordre Dominicain, et regardée jusqu'alors comme sacrée par la masse des fidèles. Les citations suivantes sont extraites d'une réédition de ce "Mémoire", publiée à Lyon, en 1891, dans les "*Acta S. Sedis, necnon Magistrorum et Capitulorum Generalium Sacri Ordinis Prædicatorum pro Societate S.S. Rosarii*".

"Dissertation par le Révérendissime Seigneur Promoteur de la Foi, Prosper Lambertini, préparatoire à la concession à l'Eglise Universelle de Leçons Propres pour le Second Nocturne de l'Office du Très-Saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge".

"Au Révérendissime et Eminentissime
Seigneur Cardinal Salerni".

Eminentissime et Révérendissime Seigneur,

On demande, pour l'Eglise Universelle, l'approbation des Leçons Propres de l'Office du Très Saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie, et j'ai été chargé, comme Promoteur de la Foi, d'émettre mon opinion au sujet des susdites Leçons ; toutesfois, j'ai jugé utile d'exprimer d'abord ici quelques observations. Sans rien dire de cette illustre Fête du Saint Rosaire, solennisée dans l'Ordre Sacré des Prêcheurs, avec Leçons Propres pour le second Nocturne, et même pour toute l'Octave, comme on le voit au Bréviaire du dit Ordre ; j'en viens de suite aux concessions, faites hors de la famille Dominicaine, de cet Office en l'Honneur du Très Saint Rosaire de la Bienheureuse Vierge Marie.

Suivent, en détail, quatre concessions: de Grégoire XIII, Clément X, Innocent XI et Clément XI. Elles furent toutes faites à d'autres qu'aux Dominicains et, remarque-t-il, avec des Leçons différentes de celles de leur Bréviaire.

"A partir de l'année 1716 jusqu'aujourd'hui, on récitait dans l'Eglise Universelle l'Office du Saint Rosaire, avec une Oraison Propre, et les Leçons du Second Nocturne tirées du Sermon de Saint Augustin, les autres de l'Office de N. D. des Neiges. Une supplique fut adressée à Notre Très-Saint Père

et Seigneur Benoit XIII, demandant l'approbation et la concession, dans l'Office du Saint Rosaire pour l'Eglise Universelle, de Leçons Propres du second Nocturne. On reprit celles du Bréviaire Dominicain, déjà concédées par faveur au Grand-Duché de Toscane. Certains détails y furent même ajoutés, et l'examen de la supplique renvoyé à la Sacrée Congrégation des Rites ; on se demande donc à présent ce qu'il faudrait en statuer, et quel avis soumettre à Sa Sainteté. Or, il serait impossible de répondre au doute proposé, sans avoir auparavant examiné les Leçons à approuver ; j'en insère ici le texte intégral, pour ne pas multiplier inutilement les écritures".

Suivent les trois leçons du second Nocturne : Elles se résument en deux points : les victoires navales attribuées, dans les deuxième et troisième leçons à l'intercession de la Reine du Très-Saint Rosaire, et, dans la première, Saint Dominique recevant, des mains de la Bienheureuse Vierge le Rosaire, arme puissante contre les hérésies.

Les deux dernières leçons lui semblent de moindre importance ; toutefois, après un sérieux examen, il n'hésite pas à leur accorder une indéniable autorité, puis aborde la question incluse dans la première.

LEÇON I

Lorsque l'hérésie des Albigeois, hostile, pardessus tout, à la dignité de la Très-Sainte Mère de Dieu, infestait de son impiété le pays de Toulouse, Saint Dominique, au temps même où il jetait les fondements de l'Ordre des Prêcheurs, se dévoua tout entier à la lutte contre cette hérésie. Et comme par ses instantes prières il conjurait souvent à ce sujet la Bienheureuse Vierge, elle daigna, dans sa grande bonté, l'exhorter Elle-même à prêcher avec zèle le Rosaire, moyen excellent de renverser l'hérésie et d'extirper le vice. Or le Rosaire ou Psautier est une pieuse formule de prière, adressée à Dieu, mais en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie. Elle consiste à méditer les quinze principaux mystères de la Rédemption Humaine, tout en récitant quinze dizaines de la Salutation Angélique, chacune précédée de l'Oraison Dominicale. Saint Dominique se mit tout de suite à propager cette dévotion salutaire du Très-Saint Rosaire, et les âmes en retirèrent des fruits de grâce extrêmement abondants.

Il doit aussi être considéré comme le fondateur et l'auteur de cette dévotion ; ainsi l'affirment les Souverains Pontifes Léon X, Saint Pie V, Grégoire XIII, Sixte-Quint et d'autres jusqu'à ce jour ; leurs diplômes apostoliques en font foi ”.

Le Promoteur de la Foi continue ainsi : Ces deux dernières Leçons ne présentent donc aucune difficulté, revenons à la première. Saint Dominique, y est-il dit, a été le fondateur du Rosaire, à l'instigation de la Bienheureuse Vierge ; Elle lui inspira de le prêcher avec toute la ferveur de son âme, ce qui lui serait un secours des plus précieux pour l'aider à renverser l'hérésie et extirper le vice. Les Souverains Pontifes Léon X, St-Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, et d'autres plus près de nous, ont affirmé dans des Brefs Apostoliques que Saint Dominique avait institué le Rosaire. Il nous faut donc maintenant vérifier ces assertions des Souverains Pontifes.

LÉON X

Nous lisons dans la Constitution où il confirme les indulgences accordées à la Confrérie du Rosaire, (Bullarium Vetus, Appendice, Tome III.) :

“ Une pétition présentée récemment de la part de nos Fils bien-aimés, le Prieur et les Frères Prêcheurs de la maison de Cologne, racontait, ainsi qu'on le voit dans l'histoire, l'institution d'une certaine Confrérie du Rosaire de la Bienheureuse Vierge. Cette Confrérie, composée de fidèles des deux sexes, avait été instituée par Saint Dominique pour honorer la Salutation Angélique, et, confirmée par des miracles, avait été répandue dans toutes les parties du monde. Après avoir été négligée et peu à peu oubliée, cette Confrérie recommençait à prospérer dans le susdit Couvent de Cologne vers l'année 1475, époque où l'état et le diocèse de Cologne étaient éprouvés affreusement par la guerre ”.

PIE V

Le passage suivant se trouve dans la 26ème Constitution de St-Pie V, (Bull. tom. II). Au temps de l'hérésie des Albigeois, Saint Dominique, Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, recherchant une méthode facile de prière, imagina le Rosaire, ou Psautier de la Bienheureuse Vierge. Ce psautier comprend la Salutation Angélique, répétée cent cinquante fois. L'Oraison Dominicale est aussi insérée après chaque

dizaine d' *Ave*, en même temps que certaines méditations qui embrassent la vie entière de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le Saint propagea cette prière nouvelle dans toutes les parties de la sainte Église Romaine. Cette prière eut des résultats très consolants : les catholiques devinrent des hommes nouveaux, l'hérésie fut peu à peu vaincue, et la lumière de la foi rayonna de plus en plus sur le monde. Les confréries s'établirent, dont l'objet est de répandre et de pratiquer la nouvelle méthode".

GRÉGOIRE XIII

Nous lisons dans la onzième Constitution de Grégoire XIII, (Bull. tom. II). "Au temps où la France et l'Italie étaient dévastées par de pernicieuses hérésies, le Bienheureux Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, institua cette formule de prière connue sous le nom de Rosaire ou Psautier de la Be Vierge. Cette prière avait pour but d'apaiser la colère de Dieu et d'implorer le secours de la Be Vierge".

SIXTE V

On lit, dans sa Constitution 21, (Bull. Tom. II) : " Nous n'oublions pas de quel secours a été pour notre Religion l'institution du Très-Saint Psautier, appelé le Rosaire de la Bse Vierge Marie. Ce psautier avait été imaginé par le Fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, et sous l'inspiration, comme on le croit, du Saint Esprit. Nous nous souvenons quel grand profit le monde en a tiré, et que des Confréries ont été canoniquement érigées sous l'invocation du Rosaire de la Bse Vierge Marie".

Parmi les autres Pontifes, qui ont attribué à Saint Dominique l'institution du Rosaire, on peut avec raison citer Clément VII, Alexandre VII, Innocent XI et Clément XI, (Voir Bull. Conf. SS. Ros).

A ces autorités ajoutons les Encycliques de Benoit XIII, Clément XIV, Pie VII, Pie IX et Léon XIII. Tous les arguments d'une critique historique par trop exigeante ne sauraient faire méconnaître en tout ceci l'action visible de la Providence. Cette Providence veille avec un soin trop jaloux sur l'Église pour permettre à l'erreur de se glisser dans les affirmations catégoriques et persistantes de Pontifes aussi

nombreux, et aussi remarquables par l'autorité de leur science personnelle. Et Lambertini en conclut: "Ce sujet ainsi mis en lumière, il n'est plus permis de mettre en doute l'affirmation contenue dans cette première leçon. Les Souverains Pontifes Léon X, St Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, et d'autres après eux, jusqu'à nos jours, l'ont attesté: la dévotion salutaire du Très-Saint Rosaire a été instituée par Saint Dominique et les âmes en ont retiré des fruits de grâce inexprimables".

(A suivre)

Traduit de l'opuscule anglais du
R. P. HUGH POPE, O. P.



PIE X



Le 4 août 1903, en la fête de saint Dominique, l'homme à la *torche de feu*, l'Eglise, en deuil de Léon XIII, acclamait son successeur, le patriarche de Venise, Joseph Sarto, qui prenait pour nom Pie X, de qui une prophétie annonçait qu'il devait être "ignis ardens", un feu dévorant. Le nouveau Pontife prenait pour devise : *Restaurer toutes choses dans le Christ*.

Le 20 août 1914, l'Eglise en deuil d'un si grand nombre de ses enfants, apprenait que, suprême épreuve, son Père lui était ravi, et que sa dernière parole avait été celle-ci : *Tout se résume dans le Christ*.

Entre ces deux dates, quelle fut l'attitude du Souverain Pontife Pie X ?

Il y a deux manières de considérer la carrière de ceux que Dieu appelle aux honneurs. On peut l'étudier comme de l'extérieur, dans les actes officiels ; on peut l'étudier dans la vie intime.

Si l'on soumet à cette double épreuve la vie qui vient de se terminer, l'on trouve en Pie X, un Pontife illustre entre les plus illustres, un homme bon parmi les meilleurs.

LE PONTIFE

Ce qu'il a voulu faire, comme Pontife, Pie X l'a dit dans sa première Lettre au monde chrétien : " Si l'on nous demande de une devise traduisant le fond même de notre âme, nous ne donnerons jamais que celle-ci : "*Restaurer toutes choses dans le Christ*". La société humaine est rongée jusqu'aux moëlles par l'abandon et l'apostasie à l'égard de Dieu. Les nations ne reviendront au respect de la majesté et de la souveraineté divines, que par Jésus-Christ, sans lequel nul ne peut connaître Dieu, car " personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils l'aura révélé. " Or, " la voie qui nous donne accès auprès de Jésus-Christ, c'est " l'Eglise ". De l'Eglise, le chef visible sur la terre, est le

Pape. Lors donc que l'on veut considérer l'œuvre d'un Pape et essayer d'en établir la grandeur, il suffit de la mesurer en fonction de l'Eglise dont il est le chef.

Or, l'Eglise catholique, le catholicisme, est une doctrine, une vie et un gouvernement. Comment Pie X a-t-il gardé la doctrine, comment a-t-il entretenu la vie, comment a-t-il maintenu le gouvernement de l'Eglise ?

La Doctrine. — Il a été fidèle à la recommandation de l'Apôtre : "*Depositum custodi*" Garde le dépôt. Avec une vigilance toute apostolique, il a veillé sur le dépôt de la foi confié à sa garde.

Il a d'abord veillé à ce que les *sources* où s'abreuve notre foi ne soient point empoisonnées. Sachant bien que les eaux de doctrine auxquelles nous boirons ne seront pures que si pure est la source d'où elles s'échappent, il a monté la garde autour des sources de la doctrine chrétienne : Les saintes Ecritures.

Il a voulu que les Livres Saints, où est consignée la Révélation, fussent purs de toute altération, et il a nommé une Commission, chargée de procurer une édition aussi parfaite que possible de la Vulgate. Le texte sacré, il l'a en outre sans cesse défendu contre les mutilations sacrilèges, les attaques violentes ou insidieuses des adversaires de l'Eglise ou même des catholiques égarés, en couvrant de son autorité les décisions de la Commission Biblique et en fondant un Institut Biblique.

Il a aussi montré en quelle estime il tenait les traditions : il ne s'est pas défendu, chaque fois qu'il en eut l'occasion, de louer ceux qui s'en faisaient les défenseurs.

Pie X a enseigné la doctrine. — Il a vu dans l'ignorance de la religion la cause "de la dépression de l'esprit religieux," et il a consacré une Encyclique entière à l'enseignement de la doctrine sacrée. — Il a tracé à ceux qui doivent prêcher la vérité un programme d'études. — Il a demandé de faire plus grande la place à l'Evangile et au catéchisme : "L'enseignement du catéchisme", a-t-il dit, "quoique humble et simple, mérite " qu'on lui applique ces paroles que Dieu prononce par l'intermédiaire d'Isaïe : De même que la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent pas, mais abreuvent la terre, ainsi sera ma parole ; elle ne reviendra pas inutile " vers moi ". — Dans des Encycliques ou dans des allocutions

consistoriales, il a rappelé les principes de justice et de charité qui doivent résoudre ce qu'on est convenu d'appeler les questions sociales.—Aux prêtres, il a demandé de se mettre sérieusement à l'étude de la philosophie et de la théologie ; et l'un des derniers actes de son pontificat a été d'ordonner le retour complet à la "Somme théologique" de saint Thomas.

Pie X a défendu la doctrine.— Il a poursuivi avec une implacable rigueur le "rendez-vous de toutes les hérésies" qu'est le modernisme, cependant qu'il poursuivait aussi d'une indicible bonté les malheureux qui s'y égarèrent. A ceux qui nient à la raison humaine le pouvoir de s'élever jusqu'à Dieu, à ceux qui nient la révélation extérieure et l'immutabilité de nos dogmes, à ceux qui nient la puissance sanctificatrice des Sacrements, à ceux qui déflorent Notre-Seigneur de sa divinité, il a, dans un *Syllabus* et une Encyclique impérisables, opposé une fin de non recevoir, qui a été un soulagement pour la conscience chrétienne et une lumière pour l'intelligence humaine.— Il a défendu la doctrine en protégeant ses défenseurs. Les écrivains—de livre, de revue ou de journal—franchement, complètement catholiques, ont toujours senti un appui dans sa bénédiction et souvent dans son aide pécuniaire. Il a vraiment eu pour la doctrine la "délicatesse virginale" qu'à son dernier consistoire, il recommandait aux Cardinaux.—

La Vie.— Le catholicisme est une vie : comment Pie X l'a-t-il entretenue ?

La principale source de notre vie surnaturelle, c'est la grâce communiquée ou augmentée par les Sacrements, surtout celui d'Eucharistie. Pie X y a attiré les fidèles. Comme autrefois Jésus son maître, il a gémi sur les foules affamées : "*Misereor super turbam*"; comme son maître il les a appelées au festin, opérant vraiment pour elles le miracle de la multiplication des pains ; il a brisé les barrières de respect humain et de fausse humilité qui empêchaient les foules de s'approcher de Jésus. Bon père de famille, il a demandé à ses serviteurs, les prêtres, d'aller partout, de recueillir les malades, les pauvres, les affligés, de les amener au banquet, n'en excluant, comme le père de famille de l'Evangile, que ceux qui n'ont pas la robe nuptiale de l'état de grâce.

Il s'est penché affectueusement vers les plus jeunes, les plus petits de sa famille : eux que d'ordinaire, à cause de leur âge, l'on exclut de la table de famille, il les a placés, lui, à la

table d'honneur. Il a entendu dire que l'on se vantait de ne plus faire la lutte "aux chemins creux", mais à l'école, il a vu toute une armée de livres, de journaux, de professeurs, d'hommes d'état, monter à l'assaut de l'âme des enfants, et il a placé sur leur tendre cœur le bouclier qui le rend impénétrable; ceux que l'on a voulu nourrir d'erreur, il les a nourris du pain des anges et du "froment des élus".

Il a aussi fait exalter et aimer l'Eucharistie dans les Congrès Eucharistiques qui sous son règne ont pris un admirable essor.

Pie X a voulu la *vie chrétienne elle-même*, plus fervente, d'abord en ceux qui sont chargés de l'entretenir chez les autres. Prêtres, religieux et religieuses, nous ne pouvons pas ne pas tressaillir d'émotion, lorsque nous l'entendons crier à Dieu pour nous: "*Père Saint, sanctifiez-les*", et nous rappeler les moyens de sanctification.

Aux fidèles Pie X a rappelé que c'est en vain que l'on porte le nom de chrétien, si l'on n'écoute pas l'enseignement de l'Eglise et si l'on ne vit pas chrétiennement. Il a recommandé la pratique des vertus et l'austérité des mœurs. Il a protesté contre l'indécence des modes, en défendant aux dignitaires ecclésiastiques de paraître aux réunions qui les toléreraient.

Pie X a voulu la vie plus chrétienne dans le *culte extérieur* qui en est l'expression et qui traduit sa prière. Il a refondu le livre par excellence de prière qu'est le bréviaire. Il a refait du chant d'Eglise un chant vraiment sacré, et il en a procuré des éditions vraiment liturgiques.

Le Gouvernement. — Le catholicisme, enfin, est un gouvernement. La *source* du gouvernement, après Dieu, c'est la Loi; afin de faire celle de l'Eglise plus claire, et par suite, de plus facile exécution, Pie X a entrepris la refonte complète du *Droit Canonique*. La source du gouvernement, c'est aussi l'autorité: Pie X n'a cessé de rappeler au monde le respect de l'autorité; afin de mieux établir l'autorité ecclésiastique il a réorganisé son service d'administration, les Congrégations Romaines.

Dans le gouvernement des Eglises soumises à sa sollicitude, Pie X a été d'un zèle admirable. Il a créé 18 archevêchés, 57 évêchés, 36 vicariats apostoliques, 37 préfectures apostoliques. Il a réorganisé la hiérarchie catholique en

Angleterre. Il a conclu en juin dernier avec la Serbie un concordat des plus honorables pour l'Eglise. Il a soutenu dans leurs épreuves les chrétientés persécutées. Pour n'en citer qu'une, que n'a-t-il pas fait pour celle de France ! Quelle habileté à déjouer les ruses des adversaires ! Quelle constance à résister aux persécuteurs et à encourager les persécutés ! Malgré les fautes de la France, il a trouvé son drapeau assez glorieux pour l'embrasser avec émotion dans l'Eglise de Saint-Pierre ; il l'a su assez généreuse pour lui demander les plus grands sacrifices.

Voilà, bien en raccourci l'œuvre de Pie X, pontife. De l'aveu général elle est si vaste qu'elle fait de son Pontificat, l'un des plus glorieux de l'histoire de l'Eglise.

L'HOMME

Il n'est rien d'intéressant comme d'étudier les grands hommes dans leur vie intime. L'on se tromperait de penser que l'homme qui occupe une fonction doit être proclamé grand ou petit, surtout d'après ses actes "officiels". L'histoire abonde en hommes élevés aux honneurs, qui cependant n'étaient que des scélérats ; elle abonde aussi en hommes restés dans l'obscurité et qui furent des héros. La vraie grandeur est dans la vertu et se moque des grandeurs. Qu'un homme poussé par la grâce de Dieu monte des derniers rangs de la foule et soit élevé à la plus haute dignité qui soit sur terre ; qu'il traverse une à une les étapes qui l'y conduisent ; qu'aucun faste humain ne le fascine et ne l'éblouisse ; qu'il garde, sous l'éclat de la pourpre et sous la majesté de la tiare, la simplicité de vie et l'austérité de mœurs de son humble condition d'origine ; qu'il ne rougisse pas de la pauvreté qui le forçait, enfant, à aller pieds nus à l'école de son village ; qu'au milieu des grands il sache reconnaître le visage des pauvres et comprendre leurs besoins ; que les rois et les reines qui viennent baiser ses pieds lui soient moins chers que les sœurs et les frères qui gardent la demeure paternelle ; qu'il reste désintéressé et qu'il reste bon envers les miséreux ; que les occupations du monde à administrer ne le détournent pas du Dieu qui doit le juger ; à coup sûr, il est un grand homme, parce qu'il est un saint. — Et tel fut Pie X.

Tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir et de lui

parler, lui ont donné comme trait distinctif la *bonté*. Sa bonté se retournait d'abord et comme d'instinct vers ses parents. A son élection au Souverain Pontificat, l'on dit que sa première parole fut de s'écrier : Ma Mère ! et de fondre en sanglots. J'aime à songer à ce 15 octobre 1893, où l'Evêque de Mantoue, Patriarche élu de Venise, accourut dans une modeste demeure de Riese, bénir une dernière fois une pauvre vieille femme malade, qui seule sur terre pouvait appeler ce prince de l'Eglise, son enfant !

C'est la bonté encore, qui le conduisait, évêque de Mantoue, vers les barques des pauvres pêcheurs ; la bonté qui le faisait s'intéresser, cardinal de Venise, aux ouvriers de sa ville, se rendre à leurs fabriques, leur donner des conseils ; la bonté qui le conduisait bénir un atelier typographique, engager ses ressources dans une œuvre de pauvres dentellières en danger de péricliter ; la bonté encore qui le faisait distribuer de larges aumônes et vendre des objets de luxe de son palais archiépiscopal pour secourir les pauvres ; la bonté envers une chrétienté éprouvée qui lui faisait renouveler un acte digne des temps apostoliques, en sacrant lui même à Rome 14 Evêques français ; la bonté qui le faisait prêcher aux pauvres de Rome dans la cour du Vatican ; la bonté qui le faisait répondre affectueusement à de petits enfants qui lui avaient écrit ; la bonté, enfin, qui l'a fait mourir de peine de savoir ses enfants s'entredéchirer sur le sol ensanglanté de l'Europe.

A cette bonté que le peuple devinait, notre Pontife joignait un *désintéressement* qui aide à faire de Lui l'homme de la véritable grandeur. " Il s'en trouvera sans doute ", disait-il en montant sur le trône, " qui appliquant aux choses " divines la courte mesure des choses humaines, chercheront " à tourner nos pensées à leurs vues terrestres et à leurs intérêts de parti. Nous ne voulons être que le ministre de " Dieu ". Rarement vit on un tel détachement de l'opinion publique et de la popularité, lorsque l'intérêt de Dieu fut en jeu. Il fut vraiment " le ministre de Dieu " auprès des hommes. Lorsqu'une vérité devait être affirmée, un principe rétabli, Pie X les proclama, sans s'occuper du murmure que lui apporterait le vent de l'opinion. — Il fut aussi détaché pour lui et pour les siens des richesses de cette terre. Un jour, le

T. R. P. Berré, supérieur de la mission de Mossoul, lui offrit un grand nombre d'honoraires de messes. Le Pape les reçut avec gratitude, les inscrivit dans un registre, et les remit aussitôt au Père pour les Religieux de sa mission. La catholique Belgique lui donnait chaque année ce que l'on est convenu d'appeler "les étrennes Pontificales". Le Pontife affectait cette somme à la construction d'une Eglise dans un quartier pauvre de Rome.

N'est-il pas admirable aussi, le désintéressement qui lui a fait négliger d'assurer l'avenir temporel de ses vieilles sœurs, malgré les ressources dont il disposait, quitte à confier ce soin à la générosité de son successeur ? Cet homme a pu écrire en toute vérité dans son testament : *Je suis né pauvre, j'ai vécu pauvre, je veux mourir pauvre.*

* * *

Tel a été le Souverain Pontife Pie X. Bon envers les pauvres, désintéressé des richesses et de la faveur du siècle au milieu des grandeurs, il a bien mérité la reconnaissance et l'affection de ses enfants.

Docteur suprême de l'Eglise, il a conservé pure sa doctrine ; guide des chrétiens, il leur a appris à vivre en vrais chrétiens ; pasteur, il a conduit avec zèle et sagesse le berceuil confié à ses soins.

Avec nos Frères catholiques de toute la chrétienté, nous devons le pleurer. Nous avons en outre nos raisons particulières de le faire ; plus d'une fois, sa bonté a rejailli sur la chrétienté du Canada. Il nous a permis de tenir un Concile plénier ; il nous a donné un Congrès Eucharistique ; il nous a donné les nouveaux diocèses de Joliette, Témiscamingue, Keewatin, Régina, Calgary et Mont-Laurier ; il nous a donné pour Patron Saint Jean-Baptiste, peut-être un peu, en se souvenant de son père, Jean-Baptiste Sarto ; il a mis le Canada au nombre des grandes nations catholiques, en la soustrayant au gouvernement de la Congrégation de la Propagande, et en lui donnant un Cardinal. — Qu'il soit béni à jamais !

Prions pour le repos de son âme. Que les parents fassent prier leurs petits enfants pour le Pape de l'Eucharistie qui les a tant aimés. Eux surtout, les chers petits enfants,

qu'ils prient pour Lui ! Ils comprendront plus tard ce qu'ils lui doivent. S'ils se conservent bons, s'ils traversent sans périr les dangers qui les attendent, ils le devront, pour une grande part, à ce vieux Pape Pie X qui a approché leurs lèvres de la source de toute pureté et qui a appuyé leur cœur sur le cœur même du Christ.

Que nos prières s'élèvent ardentes vers le Ciel pour Celui qui a tant fait en faveur du monde chrétien ! Que nos cœurs disent le *De profundis* pour celui que nous pleurons ! Mais qu'ils chantent aussi le *Te Deum* pour l'immense somme de bien que par lui le Bon Dieu a fait à l'humanité.

fr. AUG. LEDUC, O. P.



INFORMATIONS RELIGIEUSES

ROME : *L'Eglise triomphante et l'Eglise militante sous le pontificat de Pie X.*

BELGIQUE : *Les Ouvriers catholiques Belges.*

FRANCE : *La guerre et le sentiment religieux.*

* * *

ROME : *L'Eglise triomphante sous le pontificat de Pie X.*

En son pontificat, Pie X a *canonisé* : le 11 décembre 1904, saint Alexandre Sauli, Barnabite, évêque de Pavie, et saint Gérard Majella, Rédemptoriste ; le 20 mai 1909, saint Joseph Oriol, de Barcelone, et saint Clément Marie Hofbauer, Rédemptoriste.

Il a *béatifié* : le 18 décembre 1904, le bienheureux Gaspar del Buffalo ; le 27 décembre 1904, le bienheureux Etienne Bellesini ; le 1^{er} janvier 1905, les bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes ; le 8 janvier 1905, le bienheureux Jean-Marie Vianney, curé d'Ars ; le 15 janvier 1905, les bienheureux Marc Krisin, Etienne Fongracz et Melchior Grodecz ; le 13 mai 1906, la bienheureuse Julie Billiart ; le 20 mai 1906, huit martyrs Dominicains du Tonkin ; le 27 mai 1906, les seize Carmélites de Compiègne ; le 10 juin 1906, le bienheureux Bonaventure Gran ; le 17 mai 1908, la bienheureuse Julie Postel, le 24 mai 1908, la bienheureuse Madeleine-Sophie Barat ; le 31 mai, le bienheureux Gabriel dell' Addolorata ; le 18 avril 1909, la bienheureuse Jeanne d'Arc ; le 25 avril 1909, le bienheureux Jean Eudes ; le 2 mai 1909, trente-quatre missionnaires martyrs d'Extrême-Orient.

En tout quatre saints et soixante-treize bienheureux ou bienheureuses.

*

L'Eglise militante sous Pie X.

Pie X a considérablement accru la hiérarchie catholique. En son court pontificat, il a érigé :

2 missions ;

38 préfectures apostoliques ;

40 vicariats apostoliques ;

5 prélatures " nullius " ;

64 évêchés ;

20 archevêchés ;

2 délégations apostoliques : Terre-Neuve et Australie.

* * *

BELGIQUE : *Les Ouvriers catholiques Belges.*

D'inoubliables fêtes religieuses et syndicales ont été célébrées à Gand, à l'occasion du X^e anniversaire de la fondation de la Confédération générale des Syndicats chrétiens. Le R. P. Rutten, Dominicain, le fondateur et l'âme de la Confédération, qui est parvenu à grouper et à centraliser une armée ouvrière catholique de 102,277 syndiqués, a été l'objet d'enthousiastes et reconnaissantes ovations.

La journée s'est ouverte par une communion générale des syndiqués chrétiens gantois, et un *Te Deum* solennel chanté par S. Em. le cardinal archevêque Mercier, primat de Belgique. Puis, tandis que diverses sections, notamment celle des employés chrétiens, tenaient séance de discussion et tandis qu'à toutes les gares débarquaient des délégations, a été tenue une assemblée générale de 5,000 ouvriers où les délégués étrangers ont pris la parole. Des télégrammes venus de France, de Suisse, d'Italie, de Hollande, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne, ont été acclamés, et tout particulièrement un télégramme des trade-unionistes catholiques d'Angleterre qui étaient alors réunis en Congrès à Cardiff.

L'après midi s'est déroulé, à travers toute la ville, un superbe cortège ouvrier groupant 25,000 hommes et femmes. Au passage, devant l'évêché, où avaient pris place sur une estrade S. Em. le cardinal, S. G. Mgr Stillemans, évêque de Gand, le P. Rutten, M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, et tous les dirigeants des Syndicats, les ouvriers poussaient des acclamations auxquelles la foule répondait.

Enfin, eut lieu, dans l'immense salle du casino, l'assemblée plénière. Les notabilités y prirent la parole devant une foule frémissante qui fit, notamment aux autorités religieuses, l'accueil le plus respectueux et le plus chaleureux.

Au sujet de l'œuvre du R. P. Rutten, il nous est agréable de citer ici la fin d'un des magnifiques articles que M. Bourassa a publiés dans le *Devoir*.

En contemplant ce spectacle magnifique et touchant, je me reportais à quatre siècles en arrière et j'évoquais les acclamations dont le peuple de Florence saluait son "prophète", frère Jérôme Savonarole. Lui aussi, moine dominicain, s'était voué au salut de son peuple, à la réforme des mœurs de son temps, à la restauration du sens chrétien dans la vie publique et sociale. Lui aussi, il avait connu l'enivrement de la popularité, la méfiance des grands, la haine des jouisseurs et des égoïstes. Et je me disais qu'une force et une autorité comme celles dont jouissait le moine florentin, comme celles qu'exerce le religieux gantois, ne vont pas sans péril pour ceux qui en sont revêtus; car cette force est toute personnelle et cette autorité ne relève d'aucune loi, n'émane d'aucune constitution acceptée et reconnue.

Mais n'appréhendons pas pour le "général blanc" des Flandres les erreurs et la chute du "prophète" de Florence. Il ne s'égare pas dans les intrigues des partis ni dans les vaticinations exaltées; il n'appelle pas à son aide le bras de l'étranger; il s'inspire des enseignements de l'Eglise et des Papes; et surtout, il circonscrit son action dans une sphère rigoureusement déterminée et il la dirige vers un but bien défini. Et pour tout dire, les temps sont meilleurs. Le corps enseignant de l'Eglise, raffermi dans sa foi, purifié dans ses mœurs, n'est plus ébranlé par les crises effroyables qui furent les prodromes de la Réforme. Grâce à Dieu, ni Alexandre VI ni Savonarole ne sont plus possibles.

Aussi est-ce sans aucune appréhension que j'ai participé au triomphe du "général blanc" des ouvriers des Flandres et de la Wallonie; et je n'ai cru mieux faire que de réitérer, en séance publique du congrès, les instances pressantes que Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal avait faites, quelques jours auparavant, auprès du R. P. Rutten, afin de l'engager à venir bientôt au Canada nous enseigner à tous la leçon salutaire et urgente du devoir social et montrer

à nos ouvriers catholiques qu'ils peuvent organiser efficacement la défense de leurs intérêts matériels sans méconnaître leur religion et renier leur nationalité.

* * *

FRANCE : *La guerre et le sentiment religieux.* De toute part nous arrivent de France les nouvelles les plus consolantes et les plus encourageantes sur les dispositions toutes chrétiennes des soldats qui sont partis pour la guerre. "Nul ne saura jamais, écrit Mgr Baudrillart, le nombre des retours à Dieu que la déclaration de guerre a opérés".

Et sans doute la crainte, la juste crainte de la mort y est pour quelque chose. Mais bien plus encore le besoin de recourir au Maître, au Père, de qui dépendent le sort de chacun et le sort de la patrie. Dès le premier jour de la mobilisation, les églises furent pleines, les confessionnaux assiégés, les tables de communion plusieurs fois bondées de fidèles. Souvent, d'un côté du confessionnal, l'homme qui allait partir, de l'autre côté la femme qui faisait son sacrifice et implorait la force d'en haut.

Il n'est pas jusqu'aux journaux anticatholiques comme *l'Intransigeant*, qui ne soient émus de ce spectacle qu'offre la foi populaire :

Ce matin, à Notre-Dame des Victoires, la grand'messe. Avant le commencement de l'office, l'église est remplie de fidèles. Beaucoup d'hommes. On entend des femmes se moncher. Dans la nef, les buissons de cierges ardents sont plus fournis encore que d'habitude. C'est comme un grand brasier qui emplit de son haleine toute l'église. Dehors, un orage menace, le ciel est gris. L'atmosphère lourde... Les murs les piliers de la nef couverts de leurs inscriptions de reconnaissance, de leurs élans de foi, rendent ce qu'on voit plus émouvant... Dans les chapelles latérales, des femmes prosternées, agenouillées... Et dans le va-et-vient incessant des doubles portes battantes, des officiers, de simples soldats, leur équipement sur eux, des jeunes gens qui partent, tout à l'heure, un petit baluchon sur l'épaule et viennent faire une courte prière, prendre un peu de ce réconfort là aussi, avant de monter dans le train qui les emportera...

Lisez maintenant ce récit de la bénédiction des sabres :

Le 7^e régiment de hussards, en garnison à Niort, a quitté cette ville, après une revue passée sur le champ de manœuvres par le colonel Desbrières, dont l'allocution a été saluée par la foule de longs applaudissements.

L'avant-veille du départ, à la demande des officiers, M. le Curé de Saint-André, sur la paroisse duquel se trouve le quartier occupé par le régiment, s'était rendu à la salle du Cercle : une cinquantaine

d'officiers y entouraient la grande table où trois drapeaux tricolores s'étaient dépliés.

Le lieutenant Tournier, président du Cercle, en quelques mots vibrants, affirma que ces épées qu'on allait bénir iraient sans défaillance au devoir, à la gloire.

M. le curé de Saint-André félicita les officiers, les remercia de la leçon de vaillance qu'ils donnaient à tous et résuma ses vœux dans la parole de Jeanne d'Arc : " Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ".

Puis, sur les sabres au clair résolument tendus vers le drapeau, il prononça la bénédiction des armes.

Une cérémonie similaire se passe à Poitiers :

L'évêque avait été invité par le préfet à prendre place dans l'enceinte réservée aux autorités.

Après quelques paroles très belles du général Guignabaudet et du préfet, l'évêque s'est adressé au général, lui disant que, deux fois patriote puisque Alsacien, il priait Dieu de mener le drapeau sur le chemin de la victoire.

Une longue acclamation s'est élevée de la foule, lorsque le général Pellarin, au moment du défilé, vint saluer l'évêque en lui disant :

" Monseigneur, bénissez mes canons ! "

On raconte aussi que des prêtres ont confessé officiers et soldats soit dans le couloir du wagon, soit dans la rue, soit dans la cour des casernes. Un prêtre, en habit militaire, traversait la place Maubert; un camarade l'accoste : " Vous devez être curé ? — Oui ". La conversation s'engage ; on fait le tour de la place sous le regard étonné d'Etienne Dolet, habitué à d'autres manifestations, et le camarade s'en va confessé et absous.

Un régiment de Normandie s'arrête quelques heures dans une grande ville de Seine-et-Oise ; la plupart des officiers et beaucoup de soldats entrent à l'église et y font la sainte Communion.

Même spectacle de la part de la population. Les sanctuaires aimés, Montmartre, Notre-Dame des Victoires, voient se renouveler sans cesse la foule des fidèles ; les prêtres ne suffisent pas à la besogne, tandis que des milliers de cierges portent vers le ciel l'ardent témoignage de la prière des cœurs.

On cite une paroisse de la Somme où, depuis longtemps, presque personne ne pratiquait ; elle compte un peu plus de 300 habitants ; 66 ont communiqué ces jours derniers. En une petite paroisse de l'Eure, encore plus noyée dans l'indifférence, une Parisienne qui y passe ses vacances fait le tour des maisons ; elle est bien reçue dans toutes, sauf une, où on

lui déclare "qu'on n'a pas besoin de ça"; et voici que s'organise pour chaque soir la récitation du chapelet en commun, avec une messe chaque semaine. Il est entendu qu'on viendra en habit de travail et que tous se communiqueront les nouvelles reçues.

"Que d'appels, dit encore Mgr Baudrillart, que de remerciements touchants, nous prêtres, nous recevons. J'ouvre mon courrier, celui du premier jour de la mobilisation. C'est une jeune femme mariée depuis un mois, qui me sollicite pour son mari :

Il part mardi matin et ma seule consolation serait de le savoir en paix avec Dieu. Il est tout disposé à se confesser à vous... Il se présentera à l'Institut catholique entre 6 et 7 heures du matin. J'espère que vous serez assez bon pour me faire cette grâce.

Sur la carte d'un ancien polytechnicien :

Mon père, je venais vous demander la dernière absolution... du temps de paix et vous embrasser. Je vous dis merci pour tout. Je sens si bien—aujourd'hui plus que jamais—que je ne vaudrais rien que par ce que vous avez mis dans mon cœur. Que Dieu me pardonne si je l'ai souvent offensé, car je l'ai toujours aimé.

Voici la lettre d'un homme qui appartient à un des grands corps de l'Etat :

Je pars ce soir pour... (une ville de l'Est). Vous voyez que du premier coup je serai en pleine bagarre. Je vous demande le secours de vos prières, pour que je fasse mon devoir en bon chrétien et en bon Français, et aussi, parce que je suis père de famille, pour que je revienne de cette malheureuse aventure. En tout cas, et quoi qu'il m'arrive, c'est avec une foi et une confiance entière en Dieu que je pars.

Je pars demain matin, m'écrit un troisième, pour remplir mon devoir de Français... Je suis désolé de n'avoir pu vous voir et recevoir votre bénédiction. Je ne pars pas, en tout cas, sans avoir accompli aussi mon devoir de chrétien et je communierai demain matin avec ma femme... Ne croyez pas que je parte avec tristesse. J'accepte tout de tout cœur et je n'ai pas peur. Si je reviens, ce sera à Dieu seul que je le devrai et si je tombe, ce sera sans peur et en faisant mon devoir, et j'accepterai aussi le sacrifice comme une juste punition de toutes mes fautes.

Voici maintenant une lettre d'un jeune homme de vingt ans, porteur d'un des grands noms de France :

Je suis affecté au... dragons à... et je dois m'y rendre le 12. Vous imaginez mon bonheur profond.

Avant de partir je veux vous dire mon regret de ne pas vous avoir montré assez de reconnaissance et l'affection filiale que je vous porte. Les mots expriment bien peu, mais vous savez quels sont mes sentiments. Je pars avec une joie que vous pouvez croire : quel honneur pour notre génération que de commencer ainsi la vie !

Quelle ère triomphale pour la France et le Christ si nous sommes vainqueurs. Car, grâce à tous vos efforts, patients, infatigables, et à ceux de nos parents — car c'est vous qui nous avez fait ce que nous sommes, — les idées chrétiennes vont triompher. Je remercie Dieu de m'avoir donné la vie pour cela.

Oh ! les belles lettres que celles des pécheurs qui veulent expier, et comme ils trouvent des accents émouvants dans la simplicité de leurs aveux !

Pour tous, le prêtre est redevenu le père. Avec quelle confiance, après avoir mis ordre à leur conscience, ils lui recommandent leur famille et leurs intérêts !

Pour finir, voici la lettre d'un père à son fils, chasseur au... bataillon :

Mon cher enfant,

Que le Seigneur assure ton œil et ta main ; qu'il te fasse voir juste et tirer droit.

Si le travail est une prière, n'oublie pas que tu feras la besogne la plus agréable à Dieu en accomplissant le travail de la guerre, devoir de ton état.

Ta pieuse mère vous répétait dans votre enfance, à tes frères et à toi, cette parole de saint Paul : " Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. Ton devoir de chrétien et ton devoir de soldat se confondent. C'est ainsi que, dans le sens propre du mot, tu conquerras le royaume des cieux à la pointe de la baïonnette.

N'oublie pas que tes armes ont été bénites avant ton départ. Baise ton fusil, instrument de ton salut et de la victoire de la France, comme le religieux baise l'habit qu'il a revêtu en embrassant l'état ecclésiastique.

Tue sans haine et sans faiblesse le plus d'Allemands possible et conserve ta bonté naturelle pour l'ennemi blessé ou abattu.

Que Dieu protège nos armes, qu'il te ramène couvert de mérites et, s'il lui plaît, de gloire".

Enthousiasme d'un jour ou généreuses illusions du moment ? Non pas. Il y a des raisons profondes pour que, en dépit de beaucoup d'apparences et de tristes réalités, la victoire de la France soit aussi une victoire pour l'Eglise catholique. Pour qu'il en soit ainsi, il faut prier et faire pénitence.

Perlegens.

